



Mélanie Taquet
Reviens quand tu veux

● Roman
EYROLLES

C'est avec appréhension que Nina retourne en Italie à l'occasion du mariage de son meilleur ami Marco. Trois ans plus tôt, une fuite éperdue l'avait conduite à Florence où elle s'était égarée pour mieux se retrouver. Ce séjour cathartique avait réconcilié Nina avec son rôle de mère, au prix de ruptures qui lui avaient laissé un goût amer.

En revenant sur ses pas, Nina espère obtenir le pardon des êtres qu'elle a blessés et poursuivre sa quête identitaire.

Au contact de la jeune femme, les souvenirs se ravivent, les anciennes passions se réveillent, les non-dits se révèlent. Alors que les certitudes des uns et des autres chancellent, les chemins qu'on pensait tout tracés prennent un cours imprévu.



Mélanie Taquet partage son temps entre son travail dans l'éducation et sa passion pour l'écriture et les voyages. *Reviens quand tu veux* est la suite de *Reste aussi longtemps que tu voudras*, son premier roman.

www.editions-eyrolles.com
Éditions Eyrolles | Diffusion Geodif

Création Studio Eyrolles d'après © Sam Manns/Unsplash
Portrait de l'auteur : © Felicien Delorme

Code éditeur : 057060
ISBN : 978-2-212-57060-1

Reviens quand tu veux

Éditions Eyrolles
61, boulevard Saint-Germain
75240 Paris Cedex 05
www.editions-eyrolles.com

Éditrice externe : Agnès Marot

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Éditions Eyrolles, 2019
ISBN : 978-2-212-57060-1
Composé par Soft Office

MÉLANIE TAQUET

Reviens quand tu veux

● Roman
EYROLLES

*« Si ta vie est tracée, dévie!
Prends des routes incertaines, trouve des soleils nouveaux
Enfile des semelles de vent, deviens voleur de feu
Défie Dieu comme un fou, refais surface loin des foules
Affine forces et faiblesses, fais de ta vie un poème. »*
Gaël Faye, « Tôt le matin », *Rythmes et Botanique*.

Premier mouvement

Affettuoso

1

— MAMAN, c'est quoi les nids de grossesse ?

Nina déglutit et jeta un coup d'œil dans le miroir intérieur de sa Peugeot pour regarder son fils.

— Qui t'a parlé de ça ?

Alexandre fronça ses petits sourcils bruns d'un air pensif, ce qui lui donnait une expression grave, presque adulte.

— L'autre jour, Sandrine en a parlé à papa. Elle a dit que tu avais des nids de grossesse. C'est quoi ?

OK. Un sujet de plus à ajouter à la longue liste des conversations à tenir avec Julien. Quand il acceptera de me parler.

Depuis qu'elle était revenue d'Italie, le papa d'Alexandre refusait toujours de lui adresser la parole, sauf pour la blâmer de tous les maux de la terre. Nina avait fini par s'y habituer, mais l'idée que lui et sa nouvelle compagne tiennent ce genre de propos devant le petit la mettait mal à l'aise. Nina prit le temps de la réflexion.

— Un déni de grossesse, c'est quand une maman ne sait pas qu'elle a un bébé dans son ventre jusqu'à ce qu'il naisse.

— Alors tu as un nid, toi ? Tu vas avoir un bébé mais tu ne le sais pas ?

— Non, Alexandre. Il n'y a pas de bébé dans mon ventre.

— Mais tu as dit que, si tu as des nids, tu le sais pas. Donc peut-être que tu me dis non parce que tu sais pas encore qu'il y a un bébé.

Puis il ajouta :

— Moi, j'aimerais bien une petite sœur.

Nina contempla avec admiration le petit visage inquisiteur dans le rétroviseur, peinant à se concentrer sur la route. Son

fil et elle avaient passé le dernier week-end de l'été tous les deux, à construire les structures de Lego que Papé avait offerts au petit au début des vacances. Du haut de ses trois ans et demi (« presque quatre ! »), ce dernier avait déjà monté le vaisseau *Star Wars* à cinq reprises ; Nina avait été impressionnée par ses gestes sûrs et sa concentration extrême. Pas une fois il n'avait jeté un œil au mode d'emploi. Plus tard, elle avait été surprise de constater que la boîte indiquait « à partir de cinq ans ».

Un coup de klaxon rappela soudain Nina à la réalité ; elle redressa le volant par réflexe, arrachant à son fils un petit hoquet de surprise. L'horloge de l'habitacle indiquait 23 h 46. Elle aurait pu la remettre à l'heure, mais le calcul mental la maintenait alerte. Il était 8 h 27, et Julien allait la tuer. Ils étaient en retard pour l'école.

En ce premier lundi de septembre, Alexandre entamait sa deuxième année de maternelle. La première rentrée des classes à laquelle Nina participait. La pression était au rendez-vous. Elle gérait mal, très mal ce retard.

Le téléphone de la jeune femme vibra alors qu'elle essayait de manœuvrer en marche arrière pour se garer sur une place livraison. Elle décrocha au dernier moment.

— Nina ? Vous êtes bientôt là ?

— Salut, Sandrine ! Oui, on est à côté, on arrive ! cria-t-elle dans son haut-parleur tandis qu'elle attrapait la main d'Alexandre, jetait le petit cartable sur son dos et laissait pendre son sac à main à son coude.

Ils arrivèrent haletants sept minutes plus tard. Il ne restait qu'une poignée de parents anxieux qui faisaient coucou du bout de la main à leur progéniture. Sandrine et Julien se tenaient devant la grille. Son ex bouillonnait comme une cocotte-minute sur le point d'exploser.

— Je t'avais dit d'être là *avant* 8 h 30 ! C'est vraiment trop te demander ? commença-t-il, avant qu'un discret coup de coude de Sandrine coupe court à sa plainte.

— Alexandre ! Alors, champion, prêt pour ta rentrée ? lança cette dernière avec une main en l'air qu'il vint toper jovialement.

— Prêt ! Tu sais, c'est comme l'année dernière, mais en moins pire. Je connais, affirma-t-il avec assurance.

— Tu es dans la classe de M. Dumont, avec Mathias, Hamid et Killian, annonça Julien avec plus de maîtrise, visiblement soucieux de ne pas s'énerver en présence de son fils.

— Et Colombe, ajouta Sandrine avec un clin d'œil. Il faut y aller, mon grand, sinon tu vas être en retard. Mais avant, une petite photo souvenir !

Sandrine sortit son téléphone et intima d'un geste à Julien de se rapprocher de son ex-compagne. Celui-ci obtempéra malgré lui. Nina se positionna à la hauteur d'Alexandre et passa un bras maladroit autour de son épaule.

— Dites « *cheese* » !

Alexandre fut le seul à répéter « chizz », puis il s'empressa de réclamer :

— Et une avec toi, Sandrine !

L'intéressée se figea un instant, puis tendit l'appareil à Nina, qui plaisanta pour ne pas laisser percevoir sa gêne, et prit la photo. L'enfant colla un baiser sur la joue de sa belle-mère, avant de s'approcher de Nina.

— Bon voyage, maman. Tu vas m'appeler ?

— Dès que je pourrai, lui promit-elle. Je rentre très vite. Tu te souviens dans combien de dodos ?

— Trente. C'est quand je compte sur tous mes doigts trois fois. Et puis, Sandrine m'a fait un calendrier. On le notera dessus, d'accord Sandrine ?

Un racllement de gorge impératif retentit derrière eux. Les phalanges de Julien pâlirent de crispation, accrochées comme des serres aux barreaux de la grille. Nina comprit le message ; elle offrit une main en l'air à Alexandre, comme la belle-mère de l'enfant un peu plus tôt. Il topa avec moins d'enthousiasme.

— Passe une super journée. À très vite.

Julien entraîna Alexandre de l'autre côté de la grille verte, et ils disparurent tous trois derrière la large porte vitrée, non sans un regard embarrassé de Sandrine. Le cœur de Nina se serra. Elle gagna la voiture d'un pas rapide, histoire de mettre ses yeux

larmoyants sur le compte de la brise fraîche qui annonçait un automne précoce. *Pourquoi est-ce si difficile ?*

Une amende de stationnement l'accueillit sous l'essuie-glace. *Il y a des jours comme ça...* Elle roula pied au plancher jusque dans le 13^e arrondissement, pour son rendez-vous hebdomadaire de 9 h 30.

La petite salle d'attente était déserte; comme chaque fois, Nina était l'une des premières patientes de la journée. Elle eut à peine le temps de s'asseoir que la porte s'ouvrit. Son thérapeute l'invita à entrer dans le cabinet. Elle prit place dans le large fauteuil bleu qu'elle connaissait bien. Sur une petite table de bois foncé trônait une boîte de mouchoirs, toujours pleine, séance après séance. Nina la mettait pourtant régulièrement à l'épreuve.

Son psychologue lui demandait toujours comment ça allait. La jeune femme avait vite compris que ce n'était pas par politesse: il ouvrait ainsi une porte symbolique. Elle avait petit à petit remplacé le « bien, merci, et vous ? » par des réponses plus élaborées.

Il ne dérogea pas à la règle. Nina réfléchit un instant, sans trop savoir par où commencer.

— C'était la rentrée d'Alexandre, aujourd'hui. Je viens de le déposer à l'école. J'étais en retard.

Elle marqua une pause, dépitée. Il hochait la tête. Elle embraya:

— C'est sa deuxième rentrée. Julien n'avait pas voulu que j'assiste à la première. S'il avait pu, je pense qu'il m'aurait interdit de venir aujourd'hui. C'est Sandrine qui lui a tenu tête. Elle fait tout ce qu'il faut pour que cela se passe bien entre nous.

Nina repensa à la photo. Un bref ricanement s'échappa de sa gorge.

— Elle a même réussi à nous faire poser tous les trois ensemble. Ça mérite une médaille.

— Et vous, qu'en pensez-vous ?

La jeune femme inspira longuement.

— Que ce n'est pas juste. Ce n'est pas juste que ça lui vienne si naturellement. Elle n'a pas d'enfant, et elle est déjà une meilleure mère pour Alexandre.

— En êtes-vous sûre ?

— Non. Mais ce sentiment ne me quitte pas : tout ce qui me demande des efforts paraît si... simple pour elle. Comme une deuxième nature. Alexandre l'aime beaucoup : il a réclamé une photo avec elle, juste après moi, puis il l'a embrassée. Quand je les vois tous les trois, je me rends compte que je suis de trop.

— Pensez-vous qu'Alexandre partage cette impression ?

Nina entrevit en pensée son petit minois et sourit malgré elle.

— Je ne sais pas. Je pense que je projette mes peurs sur lui. Que peut-être ce sentiment de distance entre nous provient de moi. Alors j'essaye, je fais des efforts. En tout cas, il m'ébahit. On a passé le week-end à jouer aux Lego et il connaissait déjà le montage par cœur. Je sais que toutes les mères doivent dire ça, mais j'ai l'impression qu'il est... comment dire... Performant, sur le plan intellectuel. Il n'a pas encore tout à fait quatre ans, et il fait déjà des Lego pour cinq ans et plus ! Et puis... il a un esprit vif, curieux. Il percute. Enfin, je n'y connais rien. Mais par exemple, ce matin, il a voulu parler du déni de grossesse. Il m'a dit qu'il avait entendu Sandrine et Julien en discuter. Il m'a demandé ce que c'était.

— Qu'avez-vous répondu ?

Elle relata leur échange.

— Et comment vivez-vous le fait de savoir que Julien et sa compagne discutent de cela devant Alexandre ?

— Je dois avouer que je n'étais pas ravie, d'autant que ce n'est pas exactement ce qui s'est passé avec Alexandre. J'ai fait un déni de grossesse partiel, certes, mais c'est la dépression post-partum qui m'a empêchée de tisser des liens d'attachement précoces avec mon fils, récita-t-elle.

Voilà les mots qu'ils avaient posés sur son acte irraisonné, sur l'abandon de son nouveau-né, sur sa fuite à Florence trois ans

plus tôt. Ce discours, elle avait fini par l'apprendre par cœur. Elle le répétait à l'envi, comme pour s'en convaincre.

— J'essayerai d'en parler à Sandrine à l'occasion, mais je ne suis pas certaine d'y arriver. J'aimerais tellement pouvoir trouver les mots pour expliquer tout cela à Alexandre. Je n'ai pas encore le courage de tout mettre à plat, même si j'ai l'intuition qu'il comprendrait. Son raisonnement dans la voiture m'a laissée comme deux ronds de flan. C'est normal pour un enfant de son âge de réfléchir ainsi ?

— Vous savez, la norme n'existe pas en tant que telle. Quant à savoir si Alexandre a des dispositions intellectuelles supérieures à la moyenne, il est difficile pour moi de me prononcer. Je ne l'ai jamais rencontré. Si vous souhaitez approfondir la question, je peux vous donner les coordonnées d'un confrère pédopsychiatre.

Nina refusa poliment.

— Je ne veux pas le faire tester comme un rat de laboratoire. Julien s'y opposerait, sans aucun doute.

— Comme vous voulez.

Un silence s'installa. Comme à chaque fois, Nina regarda son thérapeute et comprit que c'était à elle de briser la glace.

— Mon vol décolle cet après-midi, annonça-t-elle.

— Pour Florence ?

Elle acquiesça.

— J'ai sauté le pas. Mon meilleur ami se marie, et je me sentais prête à y retourner. Cette fois, j'ai pris un billet aller-retour, précisa-t-elle en riant.

Un éclat de rire forcé qui griffa les parois de son cœur.

— Comment vivez-vous le fait d'y retourner ?

Nina avala sa salive avec difficulté.

— Vous voulez la réponse sincère, je présume ? Je suis pétrie d'angoisse. Laisser Alexandre de nouveau est déjà une épreuve en soi. Puis retracer mes pas, revivre cet événement de mon passé, retrouver certaines personnes que j'ai blessées... Beaucoup d'aspects de ce voyage me chamboulent. J'ai peur de retomber au fond du gouffre.

Un silence pesant s'installa. Une boule grossissait dans la trachée de la jeune femme.

— Dites-m'en plus.

— C'est Alexandre... J'ai l'impression de l'abandonner une seconde fois.

Elle laissa ces mots peser dans l'air. Elle aurait pu les palper tant ils l'étouffaient.

— Mais vous êtes revenue la première fois. Vous êtes là pour lui.

— Cela n'efface pas mes erreurs.

— Certes. Mais vous êtes là. Ce que vous pouvez donner, vous le donnez. N'oubliez pas d'en être fière.

— C'est vrai, je fais ce que je peux. Mais ce n'est pas beaucoup. Ce n'est pas assez. Je m'en veux de donner si peu à un petit garçon aussi formidable. Quand je vois Sandrine et la facilité avec laquelle elle... Je ne sais pas.

— Remettez les choses dans leur contexte : vous êtes en train d'apprendre. Ce n'est pas une tâche aisée, mais c'est le lot de bien des parents. Fonctionner à tâtons, se tromper, avancer malgré tout. D'après vous, qui a le plus de mérite : celui à qui tout vient sans effort, ou celui qui essaye, fait des erreurs, se relève, apprend et persévère ?

Nina hocha la tête.

— D'autant plus que vos interactions avec Alexandre sont limitées. Vous m'avez déjà confié plusieurs fois avoir le sentiment que son père vous laisse peu de place.

— Je ne suis pas sûre de la mériter, cette place, murmura-t-elle laconiquement.

— Et pourtant vous êtes là. Vous faites ce que vous pouvez pour votre fils.

Le nez dans ses chaussures, Nina sentit ses yeux se mouiller.

— J'ai tellement peur de l'avoir blessé, abîmé !

— Nous en avons déjà discuté. Fiez-vous à vos observations d'Alexandre, à son comportement. Si quelque chose vous questionne nous en discuterons ; pour l'instant, il n'y a pas lieu de s'inquiéter. Concentrez-vous sur vous. Sur vos efforts.

— Mais justement, je ne devrais pas avoir à faire des efforts! Cela devrait me venir naturellement, d'instinct!

— Selon qui? Quelle règle, quelle loi?

Ils avaient déjà abordé la question de l'instinct maternel à maintes reprises. Elle savait ce qu'il allait en dire, aussi opta-t-elle pour le silence.

— Vous faites ce que vous pouvez. Être capable de reconnaître cela ne vous enlève rien. Cela n'efface pas non plus vos erreurs.

Elle tourna la tête en direction de la fenêtre, et se perdit dans les nuages un court instant.

— Je fais ce que je peux.

— C'est cela.

Elle prononça la phrase plusieurs fois.

Elle faisait ce qu'elle pouvait, et cela lui paraissait bien dérisoire. Mais une brise, un léger souffle dans l'âme lui allégea la poitrine. Les larmes coulèrent le long de ses joues laiteuses. Un mouchoir blanc lui tendit les bras. Elle l'attrapa et se tamponna le visage en reniflant bruyamment.

— Je fais ce que je peux, répéta-t-elle à voix basse.

2

— *Ma dai, amore*, dépêche-toi, l'avion doit déjà avoir atterri! cria Marco à travers la porte de la salle de bains.

Le blouson sur le dos, il faisait les cent pas dans le couloir de l'entrée. Il avait pourtant dit et répété à Gisella qu'il fallait être prête pour 20 h 15 ; comme à son habitude, elle n'en avait fait qu'à sa tête. Le bruit du sèche-cheveux le fit sortir de ses gonds. *Non mais vraiment, quel besoin de se faire un brushing maintenant ?*

Il toqua avec véhémence et l'entendit marmonner quelque chose à travers le bois de la porte.

— Gigi, je te promets, si on est en retard, je...

Le grondement s'arrêta soudainement, et la porte s'ouvrit enfin sur le visage ovale de Gisella.

— Tu quoi ? Qu'est-ce que tu vas faire ?

Ses lèvres se scellèrent. Elle pouvait démarrer au quart de tour, et Marco avait appris à faire profil bas afin d'éviter une catastrophe. La priorité était de récupérer Nina à l'aéroport, pas de se disputer. Elle sortit de la pièce vêtue avec élégance. Elle avait fait un effort dans sa tenue, que Marco apprécia.

Elle a juste envie de faire bonne impression. Pas besoin de se mettre dans des états pareils.

La jeune femme enfila une petite veste et ouvrit la porte d'entrée, l'air de rien.

— On y va ? Je ne voudrais pas la faire attendre.

Son intonation peinait à dissimuler une pointe de jalousie. Marco avait beau lui avoir expliqué des dizaines de fois qu'il n'y avait rien que de l'amitié entre lui et Nina, Gisella avait la tête dure. Il faut dire qu'il ne lui avait jamais vraiment tout raconté

de son passé florentin, préférant laisser certains aspects dans l'obscurité. Ces zones d'ombres nourrissaient les insécurités de la jeune femme, il le savait, mais il ne s'était jamais résolu à tout lui révéler.

Ils prirent place dans la voiture. Elle abaissa le pare-soleil et se contempla une dernière fois dans le miroir de courtoisie. Avec le séchage, ses fins cheveux avaient gagné en volume et faisaient ressortir son côté pétillant.

— Ça te va bien, tes cheveux, comme ça, tenta-t-il avec maladresse, avant de regarder sa montre.

Ses doigts pianotèrent sur le volant. Le feu passa au vert ; il démarra en trombe. Gigi perdit l'équilibre et se rattrapa tant bien que mal à la poignée au-dessus de la portière.

— *Tranquillo amore!* On n'est pas à cinq minutes près, même pour ta Nina.

Le pronom possessif n'avait rien d'innocent, malgré le ton enjôleur de la jeune femme. Gisella était jalouse, depuis toujours, mais la venue imminente de Nina pour leur mariage avait exacerbé les angoisses de la jeune femme. Il avait cherché à la rassurer tant bien que mal, et, de son côté, elle avait fait de gros efforts pour se maîtriser, malgré des débuts difficiles.

Quand il lui avait parlé de Nina la première fois, elle avait mené un interrogatoire digne du FBI qui s'était clos en une théâtrale crise de larmes lorsqu'il avait fini par perdre patience. Gisella faisait montre d'une ténacité incroyable. Malheureusement, si elle n'obtenait pas satisfaction, la frustration devenait si grande qu'elle ne la supportait plus et partait en crise de colère ou de larmes. En règle générale, elle finissait par se calmer toute seule et il retrouvait sa Gigi, sensible, émouvante, amoureuse. Après l'orage, une zébrure de ciel bleu. Il vivait pour ces éclaircies. Cette lumière en elle, cette étincelle qui pouvait l'embraser.

— Depuis le temps que tu me parles d'elle ! ajouta-t-elle, les lèvres pincées, tandis qu'il se garait sur le parking de l'aéroport.

— Je suis sûr que vous allez bien vous entendre, la rassura Marco.

Ou pas. Gisella et Nina avaient des caractères diamétralement opposés, bien que tous deux explosifs, et l'idée de cette rencontre lui avait donné quelques sueurs froides, au point qu'il avait parfois regretté sa proposition spontanée de loger son amie chez eux le temps de son séjour. Si cela s'était imposé comme une évidence au départ, il avait rapidement pris conscience que cette perspective mettait Gigi à cran.

Il vint caresser l'arrière de sa nuque, relâchant aussitôt la tension naissante. Elle posa sa main sur la cuisse du jeune homme.

— Ne t'inquiète pas, souffla Gisella. Je ne vais pas la manger.

— Elle non plus. Je suis content que vous fassiez enfin connaissance.

Il sourit, déposa un baiser sur les lèvres de sa fiancée, et fila avec elle dans le hall de l'aéroport. Nina les y attendait déjà. Il la reconnut aussitôt, malgré les trois années qui s'étaient écoulées depuis leur dernière rencontre. Elle arborait toujours de courtes boucles brunes, et son corps menu était vêtu d'un pantalon classique et d'une veste de survêtement. Elle courut à sa rencontre, son énorme valise derrière elle, et lui sauta dans les bras. Submergé par un parfum de nostalgie, il l'étreignit avec émotion.

Les narines de sa fiancée frémissaient imperceptiblement. Marco reposa doucement Nina et lui présenta une Gigi en apparence tout sourire. La jeune femme la prit dans ses bras, la félicita pour leur mariage et la remercia de l'accueil.

Ouf. Pas trop mal, ce premier contact.

Pour l'occasion, Marco avait cuisiné une potée de *pasta al ragù*. La sauce était succulente, les pâtes fondaient sous la langue. Nina faisait preuve d'un appétit bien plus farouche que dans ses souvenirs. Elle suçota le bout de sa fourchette avec délectation.

— Il faudra que tu me donnes la recette, je ferai un article dessus. Tu me raconteras un peu l'histoire de ce plat, comment il s'inscrit dans la culture de l'Italie du Sud... S'il a une valeur personnelle, ce serait le top.

— Au risque de paraître cliché, c'est la recette de ma grand-mère.

— Encore mieux!

Marco s'intéressa à sa nouvelle profession de blogueuse culinaire. Ils échangeaient en italien, afin de ne pas exclure Gisella, qui hochait la tête de temps en temps sans vraiment participer à la discussion. Elle cuisinait très bien, comme le prouvaient les quelques kilos accumulés autour de la ceinture du jeune homme; mais elle n'avait jamais compris l'intérêt des blogs et le sujet ne la passionnait pas. *Elle a l'air de s'ennuyer royalement*, s'inquiéta Marco, qui fut soulagé lorsque Nina s'exclama :

— Et alors, parlez-moi du mariage!

Cette question fit à sa fiancée l'effet d'une réanimation cardio-pulmonaire. Elle raconta la demande à un dîner devant leurs familles respectives, évoqua sa robe qu'elle avait trouvée au rabais dans un magasin spécialisé d'Avellino et qu'une amie couturière avait customisée avec des fleurs de dentelle blanche, le traiteur « traditionnel mais sophistiqué » qui s'avérait être l'entreprise de son cousin, la tenue bleu azur de leurs petites nièces demoiselles d'honneur, l'église du quartier et le prêtre de leur paroisse qui les avait baptisés lorsqu'ils étaient enfants, l'élégante salle de réception à Salerno avec la terrasse surplombant la mer. Elle agita les doigts sous le nez de Nina pour lui faire admirer le caillou qui y siégeait depuis cinq mois.

L'enthousiasme de la Française sembla s'aligner sur celui de Gisella, mais elle jeta un coup d'œil à Marco qui le mit mal à l'aise. Il se leva et débarrassa la table, les laissant toutes les deux à deviser chiffons et rubans.

La cuisine de leur duplex était séparée de la pièce à vivre par une porte, et il en remercia intérieurement l'architecte. Gigi tournait en boucle depuis qu'il avait fait sa demande : avec ses sœurs, ses amies, sa mère, ses cousines, lui, et maintenant Nina. Il avait déjà entendu ces histoires vingt fois. Marco était heureux de se marier, mais toute cette ébullition lui passait au-dessus. Pour lui, c'était une simple étape de la vie, un bout de papier

griffonné sur le bureau du maire. Pas pour Gisella. Le mariage était l'accomplissement de sa vie, et Marco celui dont elle rêvait depuis les bancs de l'école primaire. Elle racontait souvent que, le jour de ses sept ans, à l'ombre de l'olivier qui trônait au centre de la cour de récréation de l'école primaire Francesco Solimena, elle lui avait fait promettre le mariage. « Il a juste pris son temps pour formuler sa demande », concluait-elle à chaque fois dans un sourire convenu.

En un sens, il avait hâte que les noces soient passées, que Gisella soit heureuse, et qu'ils reprennent enfin leur petite routine, loin des dentelles, des musiques de cérémonie et de toute la pression qu'ils subissaient.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Il ne l'avait pas entendue approcher. Gigi se positionna à ses côtés et croisa les bras.

— La vaisselle.

— C'est le travail du lave-vaisselle.

— C'est vrai. Mais regarde, j'ai fini. Comme ça, c'est fait.

Elle lui caressa la nuque.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu n'es pas heureux de retrouver ton amie ?

— Si, très.

— Alors pourquoi tu te caches ici ?

— Je ne me cache pas, je fais la vaisselle.

Elle leva les yeux au ciel.

— Je ne sais pas à quel jeu tu joues, mais ce n'est pas très sympa de me laisser en plan avec elle. Je ne la connais pas, je n'ai pas grand-chose à lui dire. Elle a l'air gentille, mais si je lui parle du mariage cinq minutes de plus, elle va finir par me détester !

— Pourquoi tu ne lui parlerais pas de ton travail ? Nina a été journaliste, ça devrait l'intéresser.

— Je n'ai pas vraiment envie d'en parler.

La situation professionnelle de Gisella était sujette à tension depuis qu'elle était montée à Florence pour lui. La jeune femme

avait toujours su qu'elle voulait travailler avec les enfants. Elle avait étudié pour, et avait enseigné en primaire dans l'école de leur enfance, à Avellino, dans le sud de l'Italie. Par amour pour lui, elle avait tout lâché, mais n'avait pas retrouvé de poste à son arrivée en Toscane. Elle avait fini par se résigner et accepter de donner des cours d'italien à temps partiel pour des réfugiés. Cela en aurait contenté beaucoup, mais, pour Gigi, ne plus être au contact des petits était un crève-cœur.

Il promet d'arriver.

La porte battit derrière elle. Il s'essuya les mains, balança le torchon sur le plan de travail et prit une profonde inspiration.

— Alors, Nina, c'est quoi le programme de ton séjour ? s'enquit-il en mettant les pieds sous la table.

— J'ai du pain sur la planche ! L'idée serait de faire le tour des restaurants traditionnels de la ville ; d'aller à la rencontre des propriétaires et des cuisiniers, et d'apprendre une recette typique de chacun d'entre eux. Mettre en avant la cuisine toscane, traditionnelle ou non... Ça devrait plaire à mes abonnés !

— Tu auras du temps pour qu'on se voie, entre deux bombances ? s'amusa Marco.

Regard en coin de Gigi. Il se mordit la lèvre.

— Bien sûr, tu plaisantes ! C'est pour toi que je suis venue. Tu finis le travail vers quelle heure ?

— 18 heures, quelque chose comme ça.

Gigi arqua un sourcil.

— Tu as de la chance, Nina. Pour moi c'est plutôt 19 heures, tenta-t-elle de plaisanter.

Marco se raidit, sentant que le vent tournait.

Il lâcha un bâillement théâtral en guise de distraction et finit de débarrasser la table, puis aida son amie à monter la valise jusqu'à sa chambre, lui remit un jeu de clés et lui indiqua toutes les commodités, avant de rejoindre son lit. Outre les traditionnels sujets de retrouvailles, une foule de questions lui brûlait les lèvres, mais il n'avait pas osé les poser devant Gigi, déjà mal à l'aise.

Tu as des nouvelles d'Hannah? Comment va-t-elle? Tu vas la voir? Il en était le premier surpris: il n'avait pas pensé à son ancienne logeuse depuis des années. Pour lui, les mésaventures du Bed & Breakfast de la Dolce Vita étaient enterrées depuis longtemps. Pourtant, les souvenirs s'étaient ravivés tout au long du dîner, comme les braises d'un feu de cheminée, au contact de Nina.

Il ne trouva pas le sommeil, partagé entre l'amère saveur de la nostalgie qui l'envahissait et la culpabilité de penser à ce douloureux passé à côté de sa fiancée. Sa main se porta machinalement à la racine de son nez, frottant la petite bosse qu'il arborait depuis sa fracture, causée par le mari d'Hannah lorsqu'il avait découvert leur aventure. Il tourna la tête vers Gisella. La jeune femme ronflait doucement, comme un chaton bienheureux. *C'est fini, maintenant. Avec Gigi, tout est tellement plus facile.* Il replaça une mèche de ses cheveux derrière son oreille et envia la profondeur de son abandon à Morphée. Elle semblait paisible, heureuse. À quelques semaines du mariage, il aurait dû partager ce sentiment. Alors pourquoi cette agitation en lui depuis que Nina lui avait annoncé sa venue? Pourquoi ces questions qu'il pensait avoir résolues depuis longtemps revenaient-elles le hanter maintenant? Au fur et à mesure qu'il sombrait, les images se firent plus vivantes, les impressions plus réalistes. Hannah, trois ans plus tôt. Une mèche de cheveux bouclée, un parfum. L'amour qu'ils firent dans les coquelicots, sa peau brune qu'il dévora. Une érection le surprit dans son demi-sommeil.

Hannah. Il rêva de la Dolce Vita et se caressa doucement sous les draps.

3

Les couleurs étaient bien plus vives que dans ses souvenirs. Cet éclat l'enthousiasmait. Nina avait oublié le chatoiement des pierres, la façon si particulière qu'avait le soleil de venir percuter les façades et rayonner au plus profond des ruelles.

Flâner le long de ces pavés qu'elle connaissait par cœur était une expérience étrange, comme retrouver un amant après des années d'absence. Une sensation de familiarité se heurtait à l'évidence que la vie avait continué sans elle. Ça et là, une nouvelle devanture, un nom d'enseigne inconnu venaient lui rappeler que le temps avait passé depuis qu'elle avait quitté l'Italie pour faire face à ses responsabilités.

Elle s'arrêta dans une boutique et chercha une carte postale pour Alexandre. Son choix se porta sur un montage de quatre lieux pittoresques de la cité. Elle avait envie de lui parler de cette ville, de lui faire vivre la magie, ne serait-ce qu'à travers ses mots. Mais la percevrait-il seulement ?

Alors qu'elle s'apprêtait à payer, Nina leva le doigt en direction du commerçant, et courut au stand attraper une autre carte qui avait retenu son attention : une vue du centre-ville prise depuis le Piazzale Michelangelo au coucher du soleil. La transaction conclue, Nina reprit son chemin en direction de la basilique San Lorenzo.

Je n'aurais pas dû acheter cette seconde carte, regretta-t-elle en son for intérieur. Elle s'était promis de ne rien lui envoyer. C'était trop tôt dans leur relation. Mais l'impulsion avait été plus forte. Tant pis. Ce qui est fait est fait. Peut-être que ça lui fera plaisir.

Nina n'avait toujours pas parlé de sa nouvelle relation à qui que ce soit. Pas même à son psy, pourtant le premier avec qui elle aurait dû aborder le sujet, ainsi que toutes les questions qui en découlaient. Mais il y avait eu tant à dire à propos d'Alexandre, ces dernières séances, qu'elle avait préféré faire dans l'ordre. *Menteuse*, lui susurra sa petite voix intérieure. *Tu te défiles, c'est tout.*

Chut, lui rétorqua-t-elle.

En vérité, elle avait peur. Peur de regarder dans les profondeurs de sa psyché, peur de l'abîme sombre qui l'habitait, peur de se perdre de nouveau et de ne pas se retrouver. Le suivi psychologique avait été une des conditions de Julien pour qu'elle puisse revoir son fils. Elle s'y était soumise avec beaucoup de prudence et d'appréhension. Il y avait tant de portes verrouillées à l'intérieur d'elle-même, certaines depuis des décennies. Elle avait parfois le sentiment que son thérapeute frappait à chacune d'elles, l'obligeant à faire sauter les serrures et à regarder ce qu'il y avait derrière sans savoir ce qu'elle allait y trouver. C'était terrifiant. Et, comme à chaque fois qu'elle avait peur, Nina préférait enfouir sa tête dans le sable et faire comme si de rien n'était. *Et puis c'est si récent. Si ça se trouve, d'ici à ce qu'on aborde le sujet, ce sera peut-être déjà fini. Pas la peine d'en faire tout un foin.*

Son pas s'intensifia, dans l'espoir qu'une cadence rapide l'aiderait à distancer ces pensées parasites. *Ça suffit de perdre mon temps et mon énergie avec ce genre de considérations. Il y a des choses plus urgentes à faire. Au boulot.*

Niché sous de larges verrières en arcades, le *Mercato Centrale*, marché couvert non loin de la basilique San Lorenzo, était un ravissement des sens. La lumière se déposait amoureusement sur chaque étal, et mettait en valeur les formes et les couleurs des fruits, légumes, fromages, charcuteries et produits locaux. Lieu de restauration bien connu des Florentins comme des touristes, il s'était imposé comme un point de départ évident pour son aventure gastronomique en Toscane. Nina cliquait sur le bouton de son appareil photo sans discontinuer, tandis que son ventre commençait à grommeler face à tant de tentations.

Paris regorgeait de petites épiceries et restaurants italiens, mais beaucoup d'entre eux affichaient la même carte : Nina n'avait jamais pu y retrouver la saveur authentique de ses mets toscans favoris. La jeune femme ne savait où donner de la tête. Elle acheta à manger pour un régiment, avant de s'installer aux larges tables communes du premier étage.

Tout en dégustant ses *antipasti*, elle passa en revue les clichés sur l'écran de son appareil photo. Le repas terminé, elle entreprit d'écrire son courrier.

Elle commença par la première. Un simple « Bisous de Florence ! Il fait beau, la ville respire, c'est super de revenir ! Je t'embrasse, Nina », l'adresse, et le tour était joué. C'était concis, simple et détaché. Parfait.

Pour Alexandre, la tâche s'avéra ardue. Elle hésita quelques minutes, puis inscrivit :

« Bonjour Alexandre,

Je suis bien arrivée. Je pense que prendre l'avion t'aurait plu. Florence est aussi belle que dans mes souvenirs. Je t'ai choisi une carte avec plusieurs photos, pour que tu saches à quoi ressemble la ville. »

Arrivée au bout de la place disponible sur sa carte, elle hésita de nouveau, faillit l'envoyer telle quelle, puis renonça. Elle ne voulait pas se censurer pour une simple histoire de place. Elle déchira une feuille de son carnet et poursuivit :

« La première image, c'est le Duomo. C'est comme ça qu'on dit "cathédrale" en italien. La seconde, c'est le Palazzo Vecchio, ça veut dire "le vieux palais", et la troisième, c'est le Ponte Vecchio, "le vieux pont". La dernière, c'est la façade de la basilique Santa Croce, tout en marbre comme le Duomo. J'espère que tu vas bien, et que ta rentrée s'est bien passée. Plus que 29 dodos. Je t'appelle bientôt. Je t'embrasse. »

Elle ne signa pas. D'une part, parce qu'Alexandre saurait immédiatement que la carte venait d'elle. D'autre part, parce qu'elle ne savait pas quoi écrire. L'évidence pour n'importe qui serait d'apposer un franc « Maman », mais voir ce mot en noir

et blanc lui semblait faux, hypocrite. Comme une imposture. L'autre option, signer de son prénom, était froide, presque insultante. *Dans le doute, abstiens-toi.*

Elle fut affligée à la relecture de son texte. C'était maladroit, distant, ridicule. Comment, avec son master de journalisme, pouvait-elle se retrouver incapable d'exprimer le fond de son cœur ? Elle eut envie d'émietter cette petite carte de papier afin qu'il ne reste plus rien de son malaise, mais ce n'était pas aussi simple. Les paroles de son thérapeute résonnèrent dans son esprit. *Je fais ce que je peux.* Elle colla le timbre et posta le courrier dans la première boîte aux lettres qu'elle croisa, afin de ne pas se laisser l'occasion de changer d'avis.

Dans l'après-midi, installée à une terrasse de café, elle envoya un message à Sandrine, qui la rappela une demi-heure plus tard. Elle aurait aimé parler à son fils après son retour de l'école, mais Julien s'y opposait, « pour ne pas le perturber dans sa routine ». Toujours aussi affable, la jeune femme raconta à Nina le premier jour de rentrée, lui promit un message avec les photos, s'excusa pour l'irascibilité de Julien.

Sandrine était parfaite, Nina en convenait. Mais cela l'agaçait au plus haut point, car cette perfection la renvoyait à ses propres incompétences. Sandrine connaissait Alexandre depuis qu'il était tout petit. Elle travaillait à la crèche où il allait plus jeune, lorsque Julien avait repris le travail.

Nina pouvait imaginer la façon dont ces deux-là s'étaient rapprochés au fil du temps. Le dénuement de Julien, la compassion de Sandrine, jusqu'à peut-être un soir de printemps où il aurait été retardé au travail, et elle aurait accepté de rester le temps qu'il arrive. Il l'aurait embrassée sur le pas de la porte alors qu'il s'apprêtait à partir, Alexandre dans la poussette. Un pincement au cœur la saisit, comme à chaque fois qu'elle élaborait un tel scénario. Il y en avait eu des dizaines. Parfois c'était lui qui faisait le premier pas, parfois c'était elle ; le moment et le lieu variaient, mais pas l'intensité de leur baiser. Pour une raison qui lui échappait, Nina avait besoin de les imaginer ainsi.